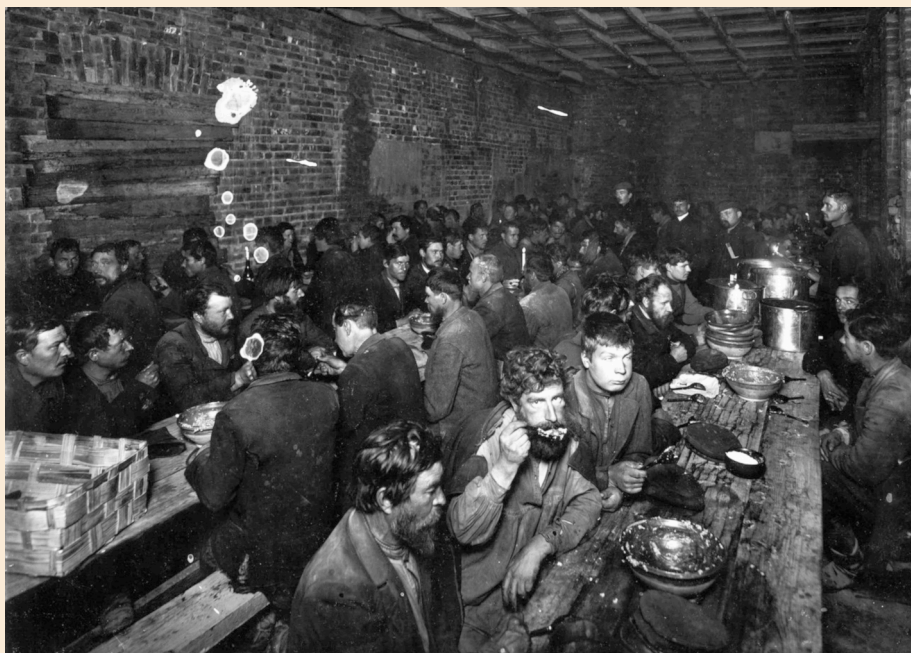


ROSA LUXEMBURG

Dans l'asile de nuit



PETITS CAHIERS SMOLNY

Les « petits cahiers smolny » sont des prises de position d'hier ou d'aujourd'hui, en accès libre, hors du circuit de diffusion ou de distribution habituel de nos projets éditoriaux.

1. BÖRNE Ludwig, *La Guerre des paysans en Allemagne au temps de la Réforme*, 20 p.
2. JANOVER Louis, *L'avenir n'est plus ce qu'il était. Notes de relecture*, 40 p.
3. LUXEMBURG Rosa, *Dans l'asile de nuit*, 16 p.
4. JANOVER Louis, FEIXA Thomas, GIRY Yves & SEVAULT Éric, *Si la nouvelle deuxième droite nous était contée*, 48 p.
5. RUBEL Maximilien, *Marxologue, marxiste ou marxien ? Deux lettres à Cornelius Castoriadis et Edgar Morin*, 16 p.
6. JANOVER Louis et al., *Journal d'une surexposition. Le surréalisme, suites et fin*, 32 p.
7. JANOVER Louis, *Permettez ! La révolution surréaliste telle qu'elle se fait entendre. Interventions 1962 – 2002*, 28 p.
8. JANOVER Louis, *Tous les chemins mènent à Saint-Cirq*, 16 p.
9. SEVAULT Éric, *La Révolution russe comme si vous n'y étiez pas*, 24 p.
10. SOUYRI Pierre, *Quelques remarques sur le capitalisme contemporain*, 32 p.
11. GAUTIER Théophile, *Gérard de Nerval, mon ami*, 44 p.
12. GAUTIER Théophile, *Hernani, ma bataille*, 32 p.
13. RUBEL Maximilien, *La Charte de la Première Internationale*, 28 p.
14. FONDU Guillaume & SEVAULT Éric, *Tout le pouvoir aux soviets ?*, 40 p.
15. MARX Karl & DUNOIS Amédée, *Adresse inaugurale, Préambule et Statuts de la Première Internationale*, 32 p.
16. RUBEL Maximilien, *Études de marxologie, 1959 – 1994*, 36 p.
17. RUBEL Maximilien, *Marx à la rencontre de Spinoza*, 40 p.
18. CHIRIK Marc, *Terreur, terrorisme et violence de classe*, 32 p.
19. JANOVER Louis, *Le Maréchal, une œuvre à contretemps*, 32 p.
20. CHUZEVILLE Julien, *Maximilien Rubel historien*, 20 p.
21. AUGEREAU Anne, DARMANGEAT Christophe, LE QUELLEC Jean-Loïc & NORDEZ Marilou, *L'imposture des « Recherches matriarcales modernes »*, 44 p.
22. LUXEMBURG Rosa, *Brochure de Junius – Extraits*, 20 p.
23. JANOVER Louis, *Le marxisme dans leurs têtes*, 36 p.
24. DEPRETTO Jean-Paul, *Martov devant la révolution d'octobre 1917*, 32 p.
25. REY Marie-Pierre, WERTH Nicolas & DEPRETTO Jean-Paul, *Pour une histoire sociale et politique du monde soviétique. Hommage à Jean-Paul Depretto*, 24 p.

ROSA LUXEMBURG

Dans l'asile de nuit

Édition établie et présentée par Éric Sevault

PETITS CAHIERS SMOLNY

2026

ISBN : 978-2-490793-26-6

Dépôt légal 2^e trimestre 2026
Bibliothèque nationale de France

© Smolny, 2026
43 rue Bayard
31 000 Toulouse

Internet : www.smolny.fr
E-mail : contact@smolny.fr

Présentation

Parmi ses centaines de contributions à la presse socialiste de son époque, Rosa Luxemburg n'aura donné que 14 articles à sa grande amie Clara Zetkin pour son journal *Die Gleichheit* (L'égalité). Celui que l'on va lire ci-après est, sans conteste, le plus fameux. Et si Rosa Luxemburg s'empare d'un « fait divers », ici une intoxication alimentaire dans le grand asile municipal de Berlin, c'est pour administrer une magistrale leçon de journalisme politique et de critique prolétarienne :

Selon une démarche qu'on retrouve fréquemment dans ses écrits, elle s'efforce de dégager les raisons profondes, générales, théoriques des événements qu'elle expose. Jamais encore, en Allemagne, la société wilhelmiennne, apparemment prospère, n'avait été mise en accusation avec tant de verve et de passion. C'est qu'il s'agit de faire sentir la nécessité de changer la société à des milliers de prolétaires dont Rosa Luxemburg veut éveiller la conscience de classe ¹.

Prolétaires au travail ou sans emploi, disposant d'un toit ou non, mangeant plus ou moins à leur faim ou affamé-es, Rosa Luxemburg conçoit la condition ouvrière comme un continuum social où la précarité est consubstantielle au statut de prolétaire et à l'exploitation qui fonde le rapport social capitaliste. Il n'y a pas d'« aristocratie ouvrière » : licenciement, isolement relationnel, accident corporel, tout-e prolétaire peut perdre pied pour de multiples raisons. Bien entendu, l'ordre capitaliste en gère à la marge les effets économiques (allocations pour maintenir à flot une armée de réserve de travailleurs et travailleuses) mais surtout impose un carcan répressif, par la menace de la prison notamment. Et si ce n'est pas avec des vœux pieux que cela changera, face à l'augmentation du chômage par exemple, Rosa Luxemburg précisait :

Nous ne disposons que d'une seule arme efficace contre cette tendance opprimente : la transformation socialiste des consciences. On ne peut évidemment pas rassasier les affamés avec des idéaux révolutionnaires.

1. Gilbert BADIA, Introduction à Rosa LUXEMBURG, *Textes*, Paris, Éditions Sociales, 1982, p. 131-139.

Mais nous serions des charlatans, indignes de la confiance des masses, si nous tentions de bercer les affamés d'un quelconque espoir, comme si nous avions dans notre poche un remède miracle contre la faim chronique et aiguë des masses dans la période actuelle du développement capitaliste. Nous serions des charlatans aussi stupides que cruels si nous prétendions sérieusement faire croire aux prolétaires affamés que tous nos projets et revendications visant à soulager la détresse des chômeurs ne recevront rien d'autre de la part des classes dirigeantes en proie à l'ivresse impérialiste qu'un haussement d'épaules moqueur ².

Plus de cent années ont passé et, en effet, à peine décèle-t-on quelques hausses d'épaules de la part d'une classe bourgeoise, certes tout autant « en proie à l'ivresse impérialiste » mais sans doute bien plus assurée de sa domination, et laissant à son aréopage d'intellectuels, d'universitaires ou d'artistes « engagés » le soin de s'indigner — si possible devant une caméra ou dans une tribune d'un grand quotidien, préférablement en période électorale ou lors de la remise d'une quelconque distinction ou à l'occasion du rapport annuel de tel ou tel « observatoire » — du sort des SDF, des migrants, du chômage enkysté, de la dégradation de la santé publique, de la situation de tous ces prolétaires « exclu-es » des « bienfaits » de l'empire de la marchandise. Mais comment ne pas y voir une tentative — une de plus — de rajuster le « masque de correction » que le « spectre horrible de la misère arrache à notre société » afin que se poursuive en toute « pseudo-honorabilité » (*infra*, p. 10) l'exploitation réclamée par le capital, et qui, elle, n'est que rarement remise en cause ?

L'extrême misère et la prison sont les deux points aveugles de la société moderne. Deux mondes sur lesquels la classe dominante maintient le reste de la population dans une ignorance savamment dosée afin de s'en servir comme repoussoirs et outils diffus de coercition sociale. De sorte qu'existeraient d'infranchissables murs qui sépareraient les gens « bien » de ces deux trous noirs sociaux. Mais Rosa Luxemburg nous avertit : ces murs ne sont que des décors de papier peint.

E. S., MAI 2026.

2. Rosa LUXEMBURG, « Arbeitslos! », *Sozialdemokratische Korrespondenz* (Berlin), n° 1, 27/12/1913; repris dans Rosa LUXEMBURG, *Gesammelte Werke*, t. 3, Berlin, Karl Dietz Verlag, 2003, p. 365; notre traduction.

Dans l'asile de nuit



Article paru le 1^{er} janvier 1912 dans le journal des femmes socialistes *Die Gleichheit* (Stuttgart), 22^e année, n° 8, p. 113-115, dirigé par Clara Zetkin ; repris dans Rosa LUXEMBURG, *Gesammelte Werke*, Bd. 3, Berlin, 1970, p. 84-90 ; traduction de Gilbert Badia révisée par nos soins.

L'atmosphère de fête dans laquelle baignait la capitale du Reich vient d'être cruellement troublée. À peine les âmes pieuses avaient-elles entonné cet ancien et charmant cantique « Ô joyeux Noël, ô toi bienheureux temps de Noël plein de grâce »¹ qu'une nouvelle se répandait : les pensionnaires de l'asile de nuit municipal avaient été victimes d'une intoxication massive. Les vieux tout autant que les jeunes : l'employé de commerce Joseph Geihe, vingt et un ans ; l'ouvrier Karl Melchior, quarante-sept ans ; Lucian Szczyptierowski, soixante-cinq ans. Et chaque jour s'allongeait la liste des sans-abri victimes de cet empoisonnement. La mort les a traqués partout : à l'asile de nuit, dans la prison, dans le chauffer public, tout simplement dans la rue, recroquevillés dans quelque grange. Juste avant que le carillon des cloches n'annonçât le commencement de l'an nouveau, cent cinquante sans-abri se tordaient dans les affres de la mort, soixante-dix avaient quitté ce monde.

Pendant plusieurs jours, l'austère bâtiment de la Fröbelstrasse², qu'on préfère d'ordinaire éviter, se retrouva au centre de l'attention générale. D'où venaient ces intoxications massives ? S'agissait-il d'une

1. « *O du fröhliche, o du selige, gnadenbringende Weihnachtszeit!* » est l'un des chants de Noël les plus connus en Allemagne. Sa mélodie s'inspire du cantique « O sanctissima ». On doit au poète Johannes Daniel FALK (1768-1826) la première des trois strophes, les deux suivantes ayant été écrites par Heinrich HOLZSCHUHER (1798-1847).

2. C'est au 15 de la Fröbelstrasse, dans le quartier Prenzlauer Berg, au sud de l'arrondissement de Pankow, à Berlin, qu'ouvre ses portes en 1887 le plus grand foyer d'accueil pour sans-abri de Berlin, l'un des premiers de ce genre en Europe. Toujours surpeuplé, régulièrement agrandi, il reste en activité jusqu'en 1933, avant d'être transformé en hôpital en 1940. Ce foyer municipal était surnommé le « palmier » en référence à un palmier proche de l'entrée dans les premières années et pouvait accueillir jusqu'à 3400 personnes.

épidémie, d'un empoisonnement provoqué par l'ingestion de mets avariés? Les forces de police se sont empressées de rassurer les bons citoyens : ce n'était pas une maladie contagieuse; c'est-à-dire que les gens comme il faut, les gens « bien » de la ville, ne couraient aucun danger. Cette hécatombe ne déborda pas le cercle des « habitués de l'asile de nuit », ne frappant que les gens qui s'étaient offert pour Noël quelques harengs-saurs infects « très bon marché » ou quelque tord-boyaux frelaté. Mais où ces gens avaient-ils trouvé ces harengs infects? Les avaient-ils achetés à quelque marchand « à la sauvette » ou ramassés aux halles, parmi les détritits? Cette hypothèse fut écartée pour une bonne raison : les déchets, aux Halles municipales, ne constituent nullement, comme peuvent se l'imaginer des esprits superficiels et ignorants des choses de l'économie, un bien tombé en déshérence, que le premier sans-abri venu pourrait s'approprier. Ces déchets sont collectés et vendus à de grandes entreprises d'élevage de porcs où, après avoir été soigneusement désinfectés et broyés, ils servent à nourrir les cochons. Les vigilants services de la police des Halles veillent à ce que la vermine humaine ne subtilise pas frauduleusement aux cochons leur nourriture, pour la gober telle quelle, ni désinfectée ni broyée. Impossible par conséquent que les sans-abri, contrairement à ce que d'aucuns pouvaient s'imaginer un peu légèrement, soient allés pêcher leur réveillon de Noël dans les poubelles des Halles. La police en est donc réduite à rechercher le « vendeur de poisson à la sauvette » ou le mastroquet qui aurait vendu aux sans-abri le tord-boyaux empoisonné.

De toute leur vie, ni Joseph Geihe, Karl Melchior ou Lucian Szczyptierowski, ni leurs modestes existences n'avaient été l'objet d'une telle attention. Quel honneur soudainement! D'authentiques conseillers médicaux privés fouillent leurs entrailles de leur propre main. Le contenu de leur estomac — dont le monde s'était jusqu'alors éperdument moqué — est désormais minutieusement examiné et commenté dans toute la presse. Dix messieurs — selon les journaux — sont occupés à isoler des cultures du bacille qui a causé la mort des pensionnaires de l'asile. Et le monde veut aussi savoir avec précision où chacun des sans-abri a contracté son mal, dans la grange où la police l'a trouvé mort ou déjà à l'asile où il avait passé la nuit précédente? Lucian Szczyptierowski est brusquement devenu une personnalité de premier plan et il enflerait très certainement de vanité s'il ne gisait, cadavre nauséabond, sur la table de dissection.

Et, oui, même l'Empereur — qui, grâce aux trois millions de marks ajoutés, pour cause de vie chère, à la liste civile qu'il perçoit en sa qualité

de roi de Prusse ³, est Dieu merci à l'abri du pire — s'est enquis de temps à autre de l'état des intoxiqués de l'asile municipal. Et par un mouvement bien féminin, sa noble épouse ⁴ a fait exprimer ses condoléances au premier bourgmestre, M. Kirschner ⁵, par le truchement de M. le Chambellan von Winterfeld ⁶. Le premier bourgmestre, M. Kirschner n'a pas, il est vrai, mangé de hareng pourri, malgré son prix très avantageux, et lui-même, ainsi que toute sa famille, se trouve en excellente santé. Il n'est pas parent non plus, que nous sachions, fût-ce par alliance, de Joseph Geihe ni de Lucian Szczyptierowski. Mais finalement, à qui voulez-vous donc que le Chambellan von Winterfeld exprimât les condoléances de l'Impératrice ? Il ne pouvait guère présenter les salutations de Sa Majesté aux morceaux de corps épars sur la table de dissection. Et « la famille éplorée » ? ... Qui la connaît ? Comment la retrouver dans les gargotes, les hospices pour enfants trouvés, les quartiers de prostituées aussi bien que dans les usines ou au fond des mines ? ET c'est ainsi que le premier bourgmestre accepta, au nom de la famille, les condoléances de l'Impératrice et cela lui donna la force de supporter stoïquement la douleur des Szczyptierowski. À l'Hôtel de ville également, devant la catastrophe qui frappait l'asile, on fit preuve d'un sang-froid tout à fait viril. On identifia, vérifia, établit des procès-verbaux ; on noircit feuille sur feuille tout en gardant la tête haute. En assistant à l'agonie de ces étrangers, on fit preuve d'un courage et d'une force d'âme qu'on ne voit qu'aux héros antiques quand ils risquent leur propre vie.

Et pourtant toute cette affaire a produit dans la vie publique une fausse note très désagréable. D'habitude, notre société à l'air de globalement respecter les convenances : elle prône l'honorabilité, l'ordre et les bonnes mœurs. Certes il y a des lacunes dans l'édifice de l'État, et tout n'est pas parfait dans son fonctionnement. Mais quoi, le soleil lui aussi a ses taches ! Et la perfection n'est pas de ce monde. Les ouvriers eux-mêmes — surtout ceux les mieux lotis, ceux qui sont organisés — croient

3. GUILLAUME II (1859-1941) est roi de Prusse et empereur d'Allemagne depuis juin 1888. Un projet de loi de la Chambre des députés prussienne avait en effet été adopté le 9 juin 1910, malgré l'opposition des social-démocrates, accordant à la cour prussienne une dotation supplémentaire de 3,5 millions de marks, soit au total 19,2 millions de marks provenant des fonds publics. Un ouvrier qualifié gagnait environ 1500 marks par an à la même époque. Plus de la moitié de la population active gagnait moins de 900 marks par an.

4. Augusta-Victoria von SCHLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG (1858-1921), princesse germano-danoise, avait épousé Guillaume II le 27 février 1881.

5. Martin KISCHNER (1842-1912) fut maire de Berlin de décembre 1899 à août 1912.

6. Hans Karl von WINTERFELD (1876-après 1914) était en service auprès de l'impératrice Augusta-Victoria depuis 1906. Rosa Luxemburg orthographe le nom « Winterfeldt ».

volontiers que, tout compte fait, l'existence et la lutte du prolétariat se déroulent dans le respect des règles d'honnêteté et de correction. La « paupérisation » n'est-elle pas une grise théorie ⁷ depuis longtemps réfutée ? Personne n'ignore qu'il existe des asiles de nuit, des mendiants, des prostituées, une police secrète, des criminels et des « éléments préférant l'ombre à la lumière ». Mais d'ordinaire on a le sentiment qu'il s'agit là d'un monde lointain et étranger, situé quelque part en dehors de la société proprement dite. Entre les ouvriers honnêtes et ces exclus, un mur se dresse et l'on ne pense que rarement à la misère qui se traîne dans la fange de l'autre côté de ce mur. Et soudain, survient un événement qui remet tout en cause : c'est comme si dans un cercle de gens bien élevés, cultivés et aimables, au milieu d'un mobilier précieux, quelqu'un découvrirait, par hasard, les indices révélateurs de crimes effroyables, de débordements honteux. Brusquement le spectre horrible de la misère arrache à notre société son masque de correction et révèle que cette pseudo-honorabilité n'est que le fard d'une putain. Brusquement, sous les apparences frivoles et enivrantes de notre civilisation, on découvre l'abîme béant de la barbarie et de la bestialité. On en voit surgir des tableaux dignes de l'enfer : des créatures humaines fouillent les poubelles à la recherche de détrit, d'autres se tordent dans les affres de l'agonie ou exhalent en mourant un souffle pestilentiel ⁸.

Et le mur qui nous sépare de ce lugubre royaume d'ombres s'avère soudainement n'être qu'un décor de papier peint.

Ces pensionnaires de l'asile, victimes des harengs infects ou du tord-boyaux frelaté, qui sont-ils ? Un employé de commerce, un ouvrier du bâtiment, un tourneur, un serrurier : des ouvriers, des ouvriers, rien que des ouvriers. Et qui sont ces êtres sans nom que la police n'a

7. Allusion au Faust de Goethe : « Grau, theurer Freund, ist alle Theorie, / Und grün des Lebens goldner Baum. » [Grise est toute théorie, mon cher ami, / Et vert est l'arbre d'or de la vie.]

8. Impossible dans cette image du dévoilement de la nature profonde de la société capitaliste de ne pas faire le rapprochement, tant sur le fond que sur la forme, avec ce célèbre passage de la *Brochure de Junius* (1915) : « Souillée, déshonorée, pataugeant dans le sang, dégoulinant de boue – voilà comment se présente la société bourgeoise, voilà ce qu'elle est. Ce n'est pas quand, vertueuse et tirée à quatre épingles, elle prend le masque de la civilisation, de la philosophie et de l'éthique, de l'ordre, de la paix et de l'État de droit, c'est quand elle apparaît telle une bête féroce, un sabbat de l'anarchie, un souffle pestilentiel répandu sur la civilisation et l'humanité, qu'elle se montre nue, sous son vrai jour. » — Rosa LUXEMBURG, *La Brochure de Junius, la Guerre et l'Internationale (1907-1916)*, édition établie par Julien Chuzeville, Marie Laigle & Éric Sevault, *Œuvres complètes*, t. IV, Marseille, Agone & Smolny, 2014, p. 75 ; extrait repris dans le *petit cahier smolny* n° 22, *La Brochure de Junius*, 2026.

pu identifier ? Des ouvriers, rien que des ouvriers ou des hommes qui l'étaient, hier encore.

Et aucun ouvrier n'est assuré contre l'asile, le hareng et l'alcool frelatés. Aujourd'hui il est vigoureux encore, considéré, travailleur ; qu'advendra-t-il de lui si, demain, il est renvoyé parce qu'il aura atteint le seuil fatidique des quarante ans au-delà duquel le patron le déclare « inutilisable » ? Ou s'il est victime demain d'un accident qui fasse de lui un infirme, un mendiant en quête de pension ?

On dit : n'échouent à l'hospice ou en prison que des éléments faibles ou dépravés, vieillards frappés de démence, jeunes délinquants, personnes aux penchants anormaux et à la responsabilité réduite. C'est possible. Néanmoins les natures faibles ou dépravées issues des classes supérieures ne finissent pas à l'asile, mais sont envoyées dans des maisons de repos ou prennent du service aux colonies où elles peuvent assouvir leurs instincts sur des Noirs ou des femmes noires. D'ex-reines ou d'ex-duchesses, devenues débiles, passent le reste de leur vie dans des palais clos, entourées de luxe et d'une domesticité à leur dévotion. Au sultan Abdülhamid, ce vieux monstre devenu fou, qui a sur la conscience des milliers de vies humaines et dont les crimes et les débordements sexuels ont émoussé la sensibilité, la société a donné pour retraite, au milieu de jardins d'agrément, une villa luxueuse qui abrite des cuisiniers excellents et un harem de jeunes filles en fleur âgées de douze ans ou plus⁹. Pour le jeune criminel Prosper Arenberg¹⁰ : une prison avec huîtres et champagne et de gais compagnons. Pour des princes anormaux : l'indulgence des tribunaux, les soins prodigués par des

9. ABDÜLHAMID II (1842-1918) est depuis son couronnement en septembre 1876 le 34^e sultan ottoman et 98^e calife de l'islam. De 1894 à 1896, il mate la révolte arménienne avec la plus grande violence : on estime à 200 000 le nombre de morts, 100 000 le nombre de personnes islamisées de force et à 100 000 les femmes déportées dans des harems. Il est déposé le 13 avril 1909 au profit de son frère qui prend le nom de MEHMED V (1844-1918). D'abord en résidence surveillée dans la somptueuse villa Allatini, à Thessalonique, il est autorisé à revenir à Constantinople l'année même où paraît cet article, en 1912.

10. Prosper Arenberg, officier issu de l'une des plus prestigieuses familles princières d'Allemagne, avait été condamné à mort en septembre 1900 pour meurtre, coups et blessures. L'empereur avait commué la sentence en 15 ans de réclusion et, selon la *Leipziger Tageblatt* du 5 mars 1904, « on a appris que l'exécution de la peine s'était déroulée avec une indulgence digne d'une opérette, et malgré certaines exagérations, une chose est en tout cas certaine : le prince a effectivement bénéficié de faveurs tout à fait inconvenantes ». La *Ostdeutsche Presse*, signale le 22 octobre 1903 que « le prince Prosper Arenberg a été transféré, le 13 du mois, en vertu d'une décision du tribunal militaire, de la prison de Tegel vers le service des maladies nerveuses de l'établissement pénitentiaire de Moabit ». Son procès est révisé en mars 1904 et il est acquitté.

épouses héroïques et le réconfort discret d'une bonne cave remplie de vieilles bouteilles. Pour la femme de l'officier d'Allenstein, atteinte de troubles mentaux et irresponsable, ayant causé un crime et un suicide, une existence confortable, des toilettes de soie et la sympathie discrète de la société ¹¹.

Mais les prolétaires trop vieux, faibles, irresponsables, crèvent, eux, dans la rue comme les chiens dans les venelles de Constantinople, le long d'une palissade, dans des asiles de nuit ou des caniveaux, et le seul bien qu'ils laissent, c'est la queue d'un hareng pourri que l'on trouve près d'eux. La cruelle et brutale barrière qui sépare les classes ne s'arrête pas devant la folie, le crime et même la mort. Pour la racaille fortunée : indulgence et plaisir de vivre jusqu'à leur dernier souffle, pour les Lazare du prolétariat : les tenaillements de la faim et les bacilles de la mort qui grouillent dans les tas d'immondices.

Ainsi est bouclée la boucle de l'existence du prolétaire dans la société capitaliste. Le prolétaire est d'abord l'ouvrier compétent et consciencieux qui, dès son enfance, trime patiemment pour verser son tribut quotidien au capital. La moisson dorée des millions s'ajoutant aux millions s'entasse dans les granges des capitalistes ; un flot de richesses de plus en plus imposant roule dans les banques et les bourses tandis que les ouvriers — masse grise, silencieuse, obscure — sortent chaque soir des usines et des ateliers tels qu'ils y sont entrés le matin, éternels pauvres hères, perpétuels vendeurs apportant au marché le seul bien qu'ils possèdent : leur propre peau.

De loin en loin un accident, un coup de grisou les fauche par douzaines ou par centaines dans les profondeurs de la mine — un entrefilet dans les journaux, un chiffre signale la catastrophe ; au bout de quelques jours, on les a oubliés, leur dernier soupir est étouffé par le piétinement et le halètement des affairés avides de profit ; au bout de quelques jours, des douzaines ou des centaines d'ouvriers les remplacent sous le joug du capital.

De temps en temps survient une crise et suivent des semaines ou des mois de chômage, de lutte désespérée contre la faim. Et chaque fois

11. L'affaire dite d'Allenstein, du nom de la ville de Prusse orientale aujourd'hui nommée Olsztyn en Pologne, eut un retentissement considérable en son temps. Antonie von Schoenebeck fut soupçonnée d'avoir poussé son amant, le capitaine Hugo von Goeben, à assassiner son mari, le major August von Schoenebeck, dans la nuit du 25 au 26 décembre 1907. Arrêté, von Goeben passe aux aveux et se suicide le 2 mars 1908, deux semaines avant son procès. Le procès d'Antonie, en 1910, fut suspendu en raison de « l'incapacité de l'accusée à comparaître » ; elle fut alors placée sous tutelle d'un avocat, et vécut jusqu'à sa mort en 1931 en Italie.

l'ouvrier réussit à pénétrer de nouveau dans l'engrenage, heureux de pouvoir de nouveau bander ses muscles et ses nerfs pour le capital.

Mais peu à peu ses forces le trahissent. Une période de chômage plus longue, un accident, la vieillesse qui vient — et l'un d'eux, puis un second est contraint de se précipiter sur le premier emploi qui se présente : il abandonne sa profession et glisse irrésistiblement vers le bas. Les périodes de chômage s'allongent, les emplois se font plus irréguliers. L'existence du prolétaire est bientôt dominée par le hasard ; le malheur s'acharne sur lui, la vie chère le touche plus durement que d'autres. La tension perpétuelle des énergies, dans cette lutte pour un morceau de pain, finit par se relâcher, son respect de soi s'amenuise — et le voici debout devant la porte de l'asile de nuit à moins que ce ne soit celle de la prison.

Ainsi chaque année, des milliers d'existences prolétariennes s'écartent des conditions de vie normales de la classe ouvrière pour tomber dans les bas-fonds obscurs de la misère. Ils tombent silencieusement, comme un sédiment qui se dépose, sur le fond de la société : éléments usés, inutiles, dont le capital ne peut plus pressurer une goutte de plus, détritiques humains qu'un balai de fer dégage. Contre eux se relaient le bras de la loi, la faim et le froid. Et pour finir la société bourgeoise tend à ses parias la coupe du poison.

« Le paupérisme », dit Karl Marx, dans *Le Capital*, « est en quelque sorte l'Hôtel des Invalides de l'armée active ouvrière et le poids mort de l'armée industrielle de réserve. Sa production est comprise dans la production de la surpopulation relative, sa nécessité dans la nécessité de celle-ci, il constitue avec elle une condition d'existence de la production capitaliste et du développement de la richesse. [...] Plus grandissent la richesse sociale, le capital en fonctionnement, l'ampleur et l'énergie de sa croissance, et par conséquent aussi la grandeur absolue du prolétariat et la force productive de son travail, et plus grandit l'armée industrielle de réserve industrielle. [...] Mais plus cette armée de réserve est grande par rapport à l'armée active ouvrière et plus la surpopulation consolidée [...] est massive. [...] Ceci est la loi absolue et générale de l'accumulation capitaliste ¹². »

Lucian Szczyptierowski, qui finit sa vie dans la rue, empoisonné par un hareng pourri, fait partie du prolétariat au même titre que n'importe

12. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, traduction entièrement révisée par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, les éditions sociales, 2026, p. 625-626 ; souligné par Marx ; les coupes ne sont pas signalées dans l'article original de Rosa Luxemburg.

quel ouvrier qualifié et bien rémunéré qui se paie des cartes de nouvel an imprimées et une chaîne de montre plaqué or. L'asile de nuit pour sans-abri et les contrôles de police sont les piliers de la société actuelle au même titre que le Palais du Chancelier du Reich et la Deutsche Bank ¹³. Et le festin de harengs arrosé de tord-boyaux empoisonné de l'asile de nuit municipal constitue le soubassement invisible du caviar et du champagne qu'on voit sur la table des millionnaires. Messieurs les Conseillers médicaux peuvent chercher aussi longtemps qu'ils veulent au microscope le germe mortel dans les intestins des intoxiqués et isoler leurs « bouillons de cultures » : le véritable bacille, celui qui a causé la mort des pensionnaires de l'asile berlinois, c'est l'ordre social capitaliste à l'état pur.

Chaque jour des sans-abri s'écroulent, terrassés par la faim et le froid. Personne ne s'en émeut, seul les mentionne le rapport de police. Ce qui a fait sensation cette fois à Berlin, c'est le caractère massif du phénomène. Le prolétaire ne peut attirer sur lui l'attention de la société qu'en tant que masse qui porte à bout de bras le poids de sa misère. Même le dernier d'entre eux, le sans-abri, devient une force publique quand il fait masse – fût-ce comme un amas de cadavres.

D'ordinaire un cadavre est une chose silencieuse et repoussante. Mais il en est qui crient plus fort que des trompettes et éclairent plus que des flambeaux. Au lendemain des barricades du 18 mars 1848, les ouvriers berlinois relevèrent les corps des insurgés tués et les portèrent devant le Château royal, forçant le despotisme à découvrir son front devant ces victimes ¹⁴. À présent il s'agit de hisser les corps empoisonnés des sans-abri de Berlin, qui sont la chair de notre chair et le sang de notre sang, sur des milliers de mains de prolétaires et de les porter dans cette nouvelle année de lutte en criant :

À bas l'infâme ordre social qui engendre de pareilles horreurs !

13. Fondée à Berlin en janvier 1870, la Deutsche Bank, société par actions, fut, dès la fin du XIX^e siècle, la banque de crédit des plus grandes industries allemandes, Siemens, Krupp, Bayer, AEG, Thyssen ou BASF. Elle a effectué d'innombrables investissements, notamment en Amérique du Sud ou dans les compagnies de chemin de fer aux USA ; elle a également pris la tête en 1886 du consortium du colossal projet de ligne de chemin de fer de Bagdad.

14. Dans le cadre de la *Märzrevolution* qui embrase la Confédération germanique lors du Printemps des peuples initié par la révolution de février 1848 à Paris, les combats sur les barricades et dans les rues de Berlin font des centaines de morts et des milliers de blessés le 18 mars 1848. Les insurgés gardent l'avantage et, devant le nombre de morts et l'émotion suscitée, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV doit s'incliner devant les corps des victimes le 19 mars.



En-haut : Lithographie de Käthe Kollwitz (1867-1945) représentant une mère et ses enfants à l'asile municipal de Berlin (1926). Source : Kunsthalle Bielefeld.

Ci-dessus : Un dortoir des femmes à l'asile municipal de Berlin en 1920.

En couverture : Une cantine populaire du port de Saint Petersburg en 1910, par Karl Bulla (1855-1929).

Brusquement, sous les apparences frivoles et enivrantes de notre civilisation, on découvre l'abîme béant de la barbarie et de la bestialité. On en voit surgir des tableaux dignes de l'enfer : des créatures humaines fouillent les poubelles à la recherche de détritits, d'autres se tordent dans les affres de l'agonie ou exhalent en mourant un souffle pestilentiel. Et le mur qui nous sépare de ce lugubre royaume d'ombres s'avère soudainement n'être qu'un décor de papier peint.

ROSA LUXEMBURG (01/01/1912)

